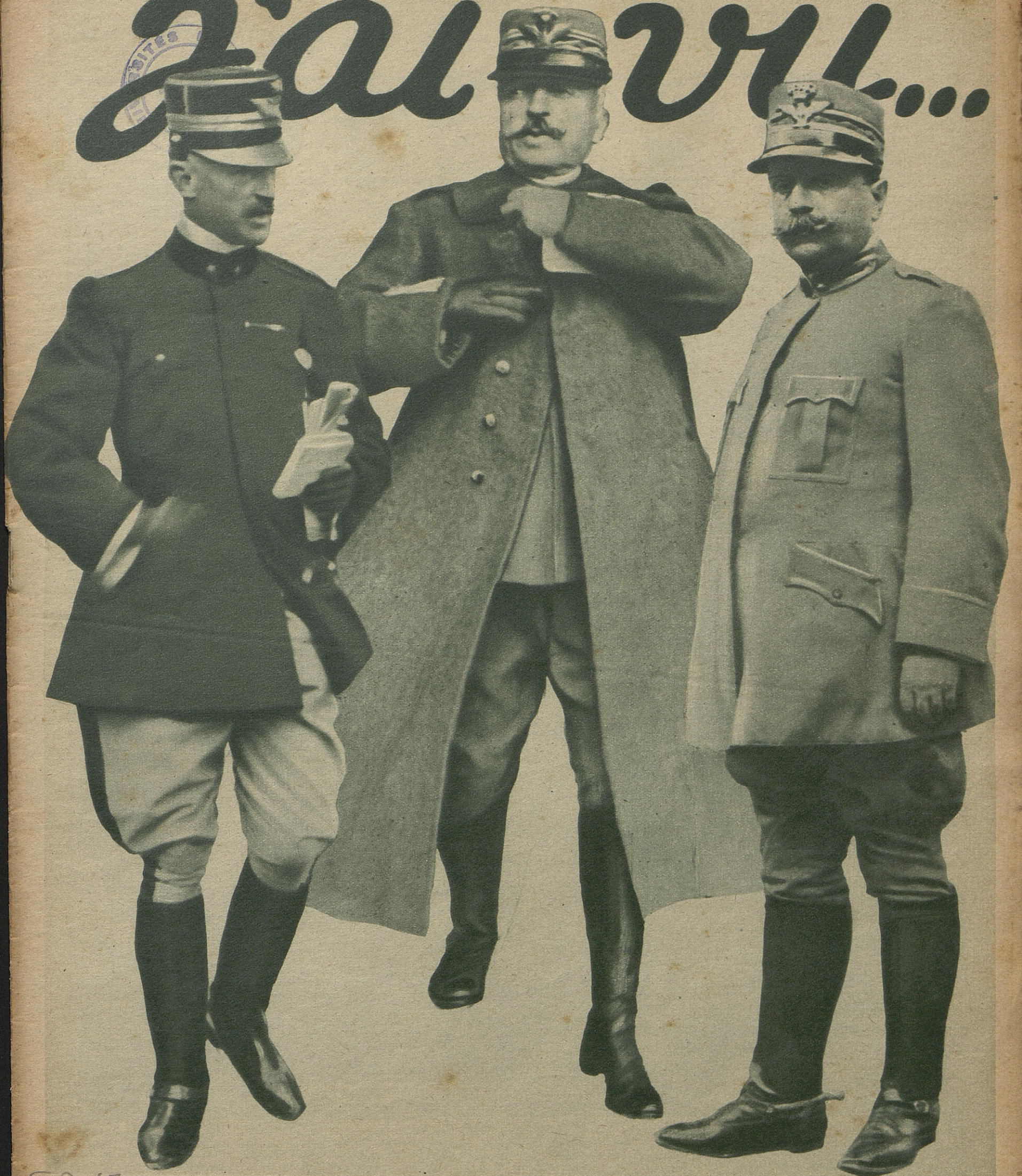


J'ai vu...



FOP 47

LE DUC D'AOSTE

LE GÉNÉRALISSIME CADORNA

LE GÉNÉRAL CAPELLO

LES CHEFS ITALIENS QUI VONT REPRENDRE L'OFFENSIVE

J'ai vu...

LES CHEFS DES ENVAHISSEURS EN ITALIE

Le G^{al} von Ludendorff.

L'archiduc Eugène.

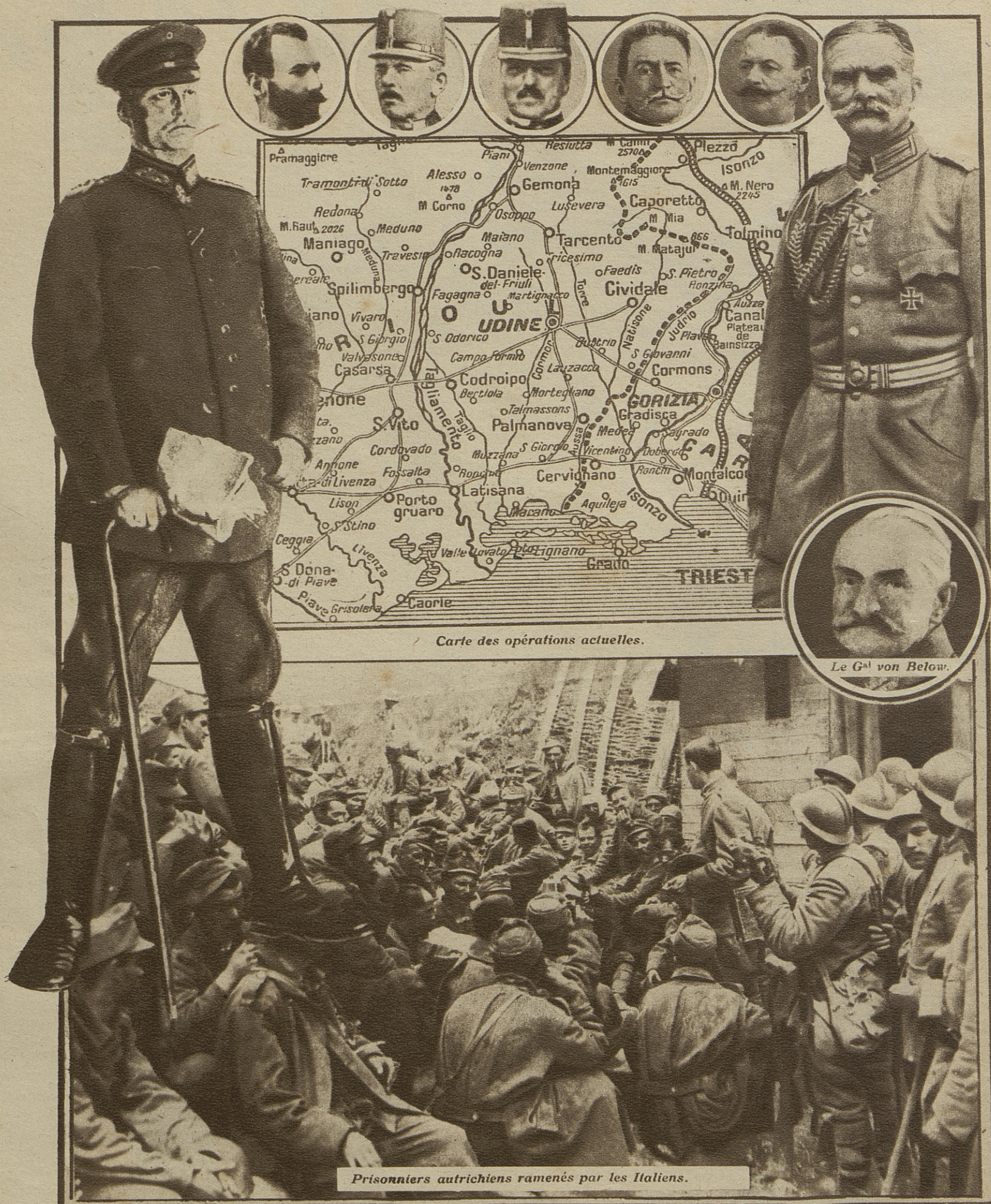
Le G^{al} Boerevic.

Le G^{al} von Kroatine.

Le G^{al} von Kroatine.

Le feld-maréchal Mackensen.

Le feld-M^{ar} Hoetzendorff.



Carte des opérations actuelles.

Le G^{al} von Below.

Prisonniers autrichiens ramenés par les Italiens.

C'est le 24 octobre au matin que les Austro-Allemands ont commencé leur attaque sur le front italien. Ce coup de bélier, exécuté d'après les plans du feld-maréchal autrichien von Hoetzendorff, fut autorisé par le chef d'état-major allemand von Ludendorff à la seule condition que le général von Below eût la conduite des opérations.

L'enfonceur Mackensen fut par la suite convié à prendre sa part à la bataille où l'archiduc Eugène, Boerevic, Kroatine et Koewess n'ont été que des sous-ordres. Mais les lieutenants d'Hindenburg vont retrouver désormais devant eux les troupes franco-anglaises — les communiqués nous l'annoncent — et les rôles pourraient être renversés.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

Rolls tenait à la main la lettre que Maria Lesser venait de lui remettre. Il en regardait la suscription tracée d'une écriture ferme. Il hésitait.

— Elle m'a prié de la lire. J'ai promis...

Il l'ouvrit et il lut cette longue lettre :

Ami,

« Je vous donne ce nom. Vous êtes en effet mon ami, le seul que j'ai eu, le seul sans doute que j'aurai jamais. Je vous ai aimé d'une grande affection, puis d'amour, sans pouvoir déceler tout de suite la métamorphose de mon sentiment. Je vous fais cet aveu sans détours parce qu'au point où j'en suis, je vous dois la vérité sur mon cœur. Je vous aime et je vous dis adieu.

« Si vous partagez mon trouble — et je le crois sincèrement, — je sens combien cette révélation va vous faire de mal, mais mon départ est nécessaire. Ma présence vous deviendrait peut-être un jour plus cruelle que mon éloignement. Il ne le faut pas. Du moment où je sentirais que je suis une ombre dans votre vie je n'aurais plus la force de la partager. Il serait trop tard pour partir et j'aurais inutilement ruiné votre bonheur et le mien.

« L'amour même que je vous porte, une pudeur mêlée de fierté m'interdisent de vous tromper. Écoutez ma confession, jugez-moi avec bienveillance et soyez pitoyable pour la souffrante et la



Maria Lesser passa en pleurant.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargé par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, qui commande le Prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui, de plus, a été jadis l'amant de Maria Lesser. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, veut rompre avec son passé. Mais le chef du service d'espionnage refuse obstinément sa démission, la menaçant, si elle persiste dans son projet, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski. Cependant l'U-51 poursuit sa croisière fertile en incidents de route : torpillages, pièges écartés, etc. Levinski surprend un jour son ordonnance fouillant dans ses papiers à l'instigation de von Hartig dont il soupçonne les desseins. Une nuit, l'U-51 rencontre un navire-hôpital que von Hartig torpille malgré les objurgations de Levinski qui assiste terrifié à l'épouvantable mort des blessés et des infirmières. Maria Lesser, décidée à disparaître de la vie de Levinski qu'elle aime, vient pendant ce temps supplier un ami de ce dernier de révéler son sacrifice à l'officier si jamais celui-ci apprendrait un jour le mystère de sa vie.

coupable. Nous ne sommes pas les maîtres de nos destinées, ni les artisans de notre vie. J'aurais pu demeurer peut-être au fond de cette Silésie où ma mère me donna le jour. Je suis née d'un Allemand qui fut indifférent et grossier et d'une mère, d'origine russe, qui portait en elle toutes les délicatesses et les frénésies de la race slave. Ma mère fut abandonnée par celui qui l'avait séduite et mon enfance s'écoula dans cet abandon moral où vous laissez une famille divisée et pauvre. Dès l'âge de seize ans commença pour moi une vie aventureuse et très pénible. L'exemple de ma mère infortunée ne me mit pas en garde, comme il eût convenu, contre les pièges de l'existence. Je ne sus pas me défendre de certains entraînements et je m'acheminai peu à peu sur la route au bout de laquelle on perd l'honneur.

« Ce fut une route douloureuse, je vous le confesse, pleine de traverses, de ronces, de déchirantes épines. J'y fus blessée maintes fois ; mais l'épiderme s'endurcit peu à peu ; peu à peu on perd cette sensi-

bilité, ce don d'émotion qui sont les privilèges heureux d'un jeune âge. Plus je m'abîmais et plus mon cœur se fermait à toute tendresse, plus je perdais la notion de ma misère. Une circonstance fortuite, mais qui n'était point belle, me permit de reprendre un rang dans la société, d'y jouer le rôle d'une de ces femmes sur lesquelles on ne dit rien parce qu'on ne sait rien d'elles et auxquelles le mystère de leur passé donne l'attrait en même temps qu'il leur confère une sorte de noblesse... Je vivais sans joies ni désirs à Kiel, dans cet appartement où vous m'avez connue et où je recevais les amis incertains que vous y avez pu rencontrer. Il me semblait que, débarrassée de toutes mes illusions, je n'avais plus rien à attendre ni à redouter de la vie. Hélas ! une flamme dormait en mon cœur comme celle qui, à la porte de mon salon, éclaire faiblement cette vieille icône que vous remarquiez un jour. Je me croyais incapable d'amour et soudain je vous aimais. De l'instant où je ne vous voulais plus que du bien j'appréhendais de vous faire du mal... J'avais peur que vous appreniez mon indignité, que vous remontiez le cours de ma vie et que vous trouviez non pas ces rives parfumées où le voyageur las aime à se reposer, mais ces terres fangeuses où stagnent des eaux troubles et pleines de fièvre. Et voilà pourquoi je pars.

« Croyez à la sincérité de mon sacrifice et sachez combien il me fait mal de l'accomplir. Il me faut un double courage d'écrire ces lignes qui sont à la fois une confession et un adieu. Votre ami Rolls, près duquel j'ai trouvé l'appui le plus délicat, vous remettra cette lettre et vous dira combien il m'en a coûté de l'écrire. Que mon éloignement vous soit du moins une preuve de mon amour. Je réclame du vôtre un suprême sacrifice, celui de respecter mon silence et de ne pas rechercher autrement qui fut Maria Lesser. Sachez simplement qu'elle demeure la plus douloureuse des femmes.

« Je vous tends pour la dernière fois les mains en un grand sentiment de tristesse et d'amour.

« MARIA LESSER.

« Kiel, 5 juillet 1915. »

Rolls replia la lettre, la mit dans son enveloppe, la cacheta et la serra dans son portefeuille. Il pensait :

— Oui... cette femme est sincère... Cependant elle n'est pas digne d'épouser celui qu'elle a livré à la rancune de ses chefs, celui dont elle a essayé de surprendre les pensées pour les vendre... Ah ! les ressorts de la pa si on sont une étrange mécanique... L'amour est une grande force et une grande faiblesse. Mais pour être vraiment fort il ne faut pas avoir...

Puis il demeura quelques instants sans plus penser et il regarda dehors, par la baie. Maria Lesser avait dû hésiter sur la route qu'elle allait suivre, marcher devant elle, puis revenir en arrière, car il la vit passer devant sa fenêtre. Elle baissait la tête, les yeux vers la terre, masquant son visage sous l'ombre de son grand chapeau. Mais elle lui apparut de profil, découpée dans la lumière de l'été. Et comme elle marchait lentement, il la suivit quelques instants du regard, il vit qu'elle pleurait.

VIII

Suite du journal de Levinski :

« Deux incidents, dont l'un émouvant, ont marqué cette matinée.

C'était le petit jour. Nous marchions en surface et j'étais de commandement. Von Hartig dormait, au repos depuis minuit. Sur le pont se trouvaient le quartier-maître Lied et le canonnier Grus. Soudain le quartier-maître qui fouillait l'horizon à la jumelle me signale à quelques milles un bâtiment de commerce, sans pavillon d'origine comme il arrive souvent à présent, mais probablement anglais. Je me fis donner la distance approximative. Il se trouvait juste sur notre route mais marchant dans le sens contraire du nôtre. Nous ne devions donc pas tarder à le rejoindre... Grus écoutait avec curiosité les renseignements que me transmettait le quartier-maître Lied et semblait attendre des ordres, tout au moins ceux que je ne manquerais pas de donner au poste central. Je demeurais muet. Nous nous rapprochions et le bateau grossissait sur l'horizon, devenait bien visible. Grus ne le regardait

pas. Ce qu'il regardait uniquement, c'était moi. Sa face brutale et maïse était immobile, tendue vers la mienne, comme prête à happer quelque ordre barbare. Je ne disais toujours rien. Ce silence l'impressionnait, lui causait une inquiétude mêlée de curiosité. Enfin, il n'y tint plus. Il me dit :

— Faut-il préparer les canons ?

— Pourquoi ?

— Mais...

Et il se détourna quelque peu vers le bateau, le désignant d'un geste du bras. Je lui demandais :

— Mais quoi ?

— Ce bateau...

— Canonnier Grus... il faut vous mêler de ce qui vous regarde. S'il y a des mesures à prendre et des ordres à donner je suis là pour les donner et pour les prendre... Que je n'aie pas à vous le redire !

Il serra les dents d'un air mauvais, prit la position réglementaire et ne bougea plus. Je l'observais tandis que nous nous rapprochions. Il avait la mine furibonde d'un chasseur auquel on aurait interdit de tirer sur sa proie. Cet homme n'éprouve de satisfaction que dans la nourriture et dans le carnage. Sa vie s'accomplit en deux grands actes : se nourrir et détruire. Hélas !... il ne doit pas être seul de son espèce !

Nous nous rapprochions du navire et, de nouveau, il tourna la tête vers moi.

— Canonnier Grus... Descendez, je vous prie, à votre carré et attendez-y mes ordres.

A ce moment, le navire sur lequel on avait dû nous apercevoir prit du large. Je le laissais s'enfuir. Le quartier-maître Lied le suivait à la jumelle.

— C'est sûrement un anglais, dit-il, probablement un charbonnier...

— Qu'il suive sa route, répondis-je... Je ne voudrais pas couler un Hollandais... Et puis nous rentrons, nous ne pouvons pas couler tout ce qui se présente.

Trois heures plus tard Hartig sortit de sa chambre, monta sur le pont.

— Nous avons rencontré un assez gros cargo, lui dis-je... hollandais ou anglais, nous n'avons pu établir.

— Et qu'avez-vous fait ? me demanda von Hartig.

— Rien.

— Ah !

Il me regarda comme quelqu'un qui est surpris car j'avais mis de la sécheresse et de la décision dans le ton de ma réponse. J'avais prononcé ce mot : « Rien » avec un accent qui semblait défier la réplique. Von Hartig hésita à parler, puis finalement se tut. C'est moi qui continuai la conversation.

— A ce propos j'ai dû rappeler à l'ordre le canonnier Grus dont les paroles et la tenue m'ont déplu. Cet homme est d'une ardeur brutale qu'il faut modérer. Je l'ai fait. La prochaine fois je le punirai.

Von Hartig ne répondit pas encore cette fois. Mon attitude l'étonnait ; mais, à coup sûr, il va se servir de mon indépendance comme d'une arme contre moi. Que m'importe ? Que peut-il m'advenir ? J'accepterai tout déplacement, tout changement de mission la joie dans le cœur.

(A suivre)

GÉRARD BAUER

UNE SEMAINE DE GUERRE :
Du 24 au 30 octobre.

MERCREDI 24 OCTOBRE. — Début de l'offensive austro-allemande contre l'Italie.

— Arrestation de MM. Pierre Lenoir et Guillaume Desouches, inculpés de commerce avec l'ennemi.

JEUDI 25. — Sur l'Aisne, les Français atteignent le canal et prennent la forêt et le village de Pinon.

— Les Italiens évacuent le plateau de Bainsizza.

VENDREDI 26. — Les Français prennent Filain et atteignent le plateau de Chevregny.

— Les Italiens évacuent Tolmino.

— Le Parlement français vote un nouvel emprunt.

— Le Brésil déclare la guerre à l'Allemagne.

SAMEDI 27. — Les Italiens évacuent Gorizia et se replient au-delà de la frontière.

— Dans les Flandres, les Français prennent Ashoot, Verdrandesmis, Mercken, Kippe et font 1100 prisonniers.

DIMANCHE 28. — Démission de M. Dato, président du conseil espagnol.

— La retraite italienne s'accroît ; Udine est prise.

LUNDI 29. — Contre-attaque allemande repoussée sur la rive droite de la Meuse.

MARDI 30. — M. Orlando forme le nouveau cabinet italien.

— Reprise de l'offensive anglaise dans les Flandres.

Vient de paraître :

Henry DECOIN

JEPH

Le Roman d'un As

Préface de G. DE PAWLOWSKI

"... Jeph est mieux qu'un roman parfait, c'est une sorte de profession de foi de cette jeunesse nouvelle qui animera le monde nouveau..."

G. DE PAWLOWLKI (Préface)

Un vol. in-18 4 fr.

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88. GRATIS.

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire. — Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOULTIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques, Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, Etats hémorrhoidaires, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, Etats nerveux divers, Neurasthénie.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

REFLEXIONS DE LA RUE, AU PASSAGE D'UN " AS "



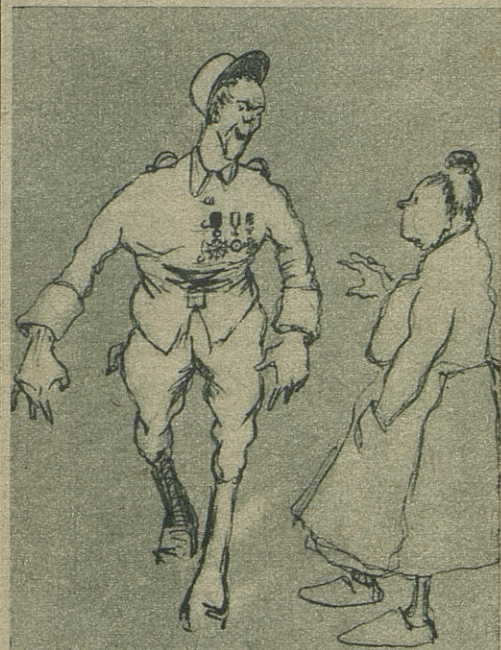
R'garde qu'est-ce qu'il a comme médailles
qui-là!!...



Si tout l'monde en avait fait autant
qu'vous...



Comme vos parents doivent être fiers!



A la bonne heure, mon brave enfant!...



Attendez donc... j'ai mon fils qu'a fait
une demande.



Qu'est-ce qu'y traîne comme ferraille!!



Eh!... t'as pas peur de pencher à
gauche??...

Lorsqu'un as, — on sait qu'on nomme ainsi les héros de la guerre aérienne — passe dans les rues, au milieu de la foule, la poitrine constellée de décorations, il entend autour de lui les réflexions les plus diverses, quoique toujours extrêmement sympathiques. Un de ces " as ", le sous-lieutenant Viallet, qui à son tableau de chasse compte huit avions ennemis abattus et qui entre deux victoires se sert avec verve de son crayon de dessinateur humoriste, a croqué les quelques scènes amusantes que nous donnons ici. Chevalier de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre avec huit citations, sans parler des croix étrangères, cet " as " peut donc parler en connaisseur de l'impression causée dans la rue par ces décorations si bien gagnées. Ces vaillants entre tous, qu'ils soient chasseurs ou bombardiers, pilotes ou observateurs, savent qu'ils sont les idoles de la rue. Et ils méritent bien cette reconnaissance affectueuse de la foule, eux qui se battent et qui meurent si crânement en plein ciel, pour la gloire, pour la France.....



...et la haute-finance s'en est toujours
un peu trop moquée!!...

MODES D'HIVER. LES PREMIÈRES FOURRURES



La petite robe assortie à la jaquette ou au manteau reste cet hiver la base des costumes aussi bien pour la toilette simple que pour la toilette

habillée. Comme étoffes, des lainages marine, de la gabardine, serge ou cachemire, beaucoup de velours. Comme fourrures, toujours du skungs.

LE PRÉSIDENT MACHADO VISITE LES SOLDATS PORTUGAIS SUR LE FRONT



Le président Machado félicitant le maréchal Douglas Haig.

Soldats portugais écoutant l'allocation de leur président.

On sait que M. Bernardino Machado, le président de la République portugaise, après s'être rendu à Verdun avec M. Poincaré, est allé sur la partie du front britannique où les soldats du corps expéditionnaire portu-

gais se distinguent depuis plusieurs mois. M. Machado a décoré de sa main un certain nombre d'officiers et de soldats qui lui ont été présentés par le général Tamagnini, commandant les troupes portugaises sur le front.

J'ai vu.
LE SAUT POUR LA VIE



Touché par la balle incendiaire d'un aviateur ennemi, le ballon observateur a pris feu. Pour éviter la plus horrible des morts, les aéronautes n'ont qu'une ressource : se précipiter dans le vide, le corps attaché aux bretelles de leur parachute jusqu'à cette minute suprême soigneusement plié dans un casier semblable à un vaste éteignoir. Le parachute est en quelque sorte le canot de sauvetage de l'aéronaute.

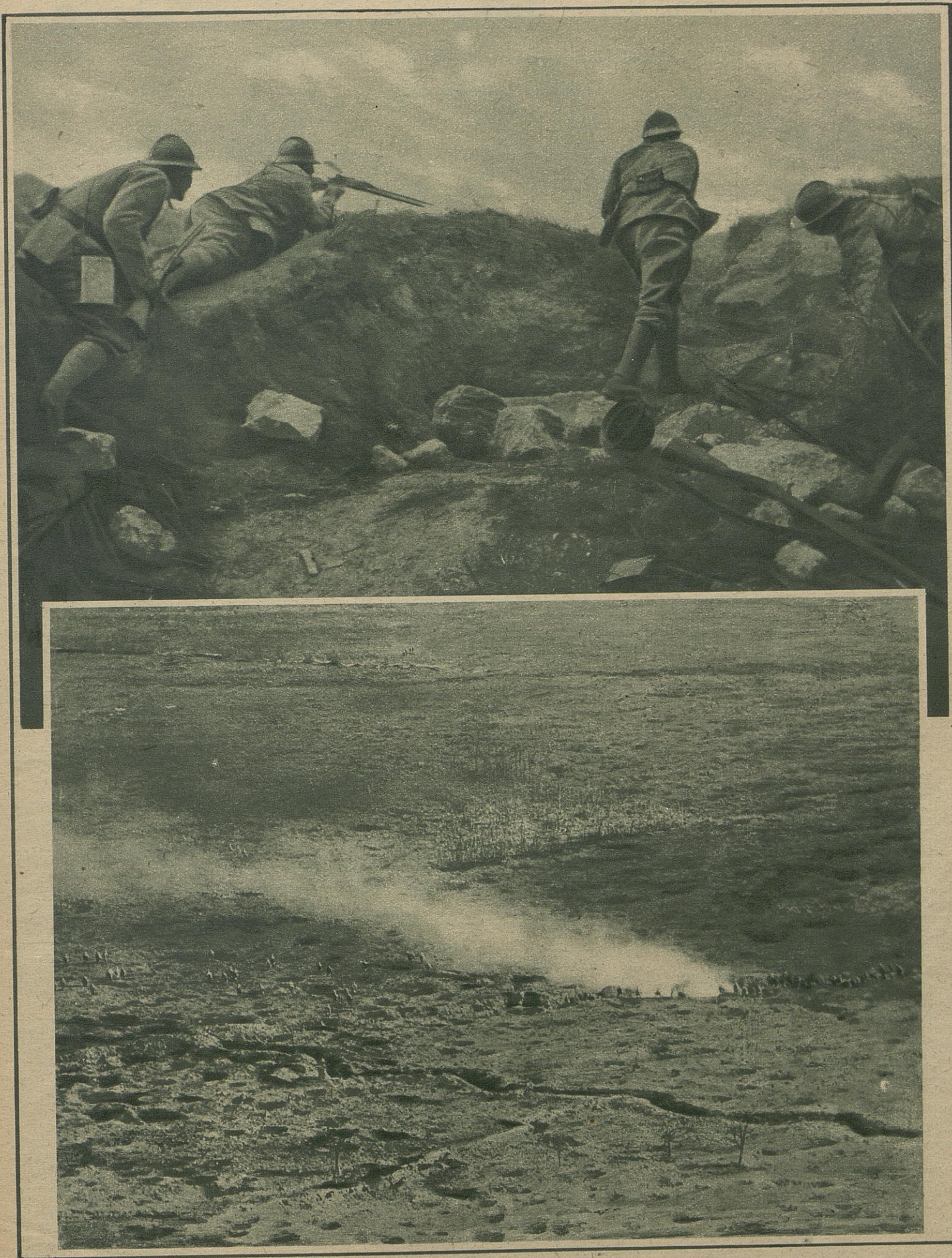
Pour atterrir, il faut environ de cinq à dix minutes, et tous ceux qui ont exécuté ce saut pour la vie l'ont décrit comme une extase physique surtout pendant les premières secondes de la chute. C'est seulement quand le parasol s'ouvre et quand la descente est arrêtée brusquement, que l'aéronaute, balancé dans le vide, est ramené aux sensations ordinaires, mitraillé d'ailleurs quelquefois par l'avion qui incendia son ballon.



Ils ont les premiers pâti de l'exclusivisme des Soviets qui, sans égard pour la solidarité dont avait fait preuve la Chine en liant partie avec les puissances de l'Entente contre les Empires centraux, ont voté contre les Célestes de Pétrograd un décret d'expulsion. Sans doute les maximalistes leur reprochaient-ils de se montrer peu sensibles aux beautés du régime révolutionnaire et de vivre à l'écart des perturbations dont leur traditionalisme condamnait en secret les excès d'une liberté sans limites. Quoi qu'il en soit, les Célestes ont quitté les bords de la Néva.

J'ai vu...

UN CHAMP DE BATAILLE (en bas) DANS SON ENSEMBLE
(en haut) LES OCCUPANTS D'UN TROU D'OBUS



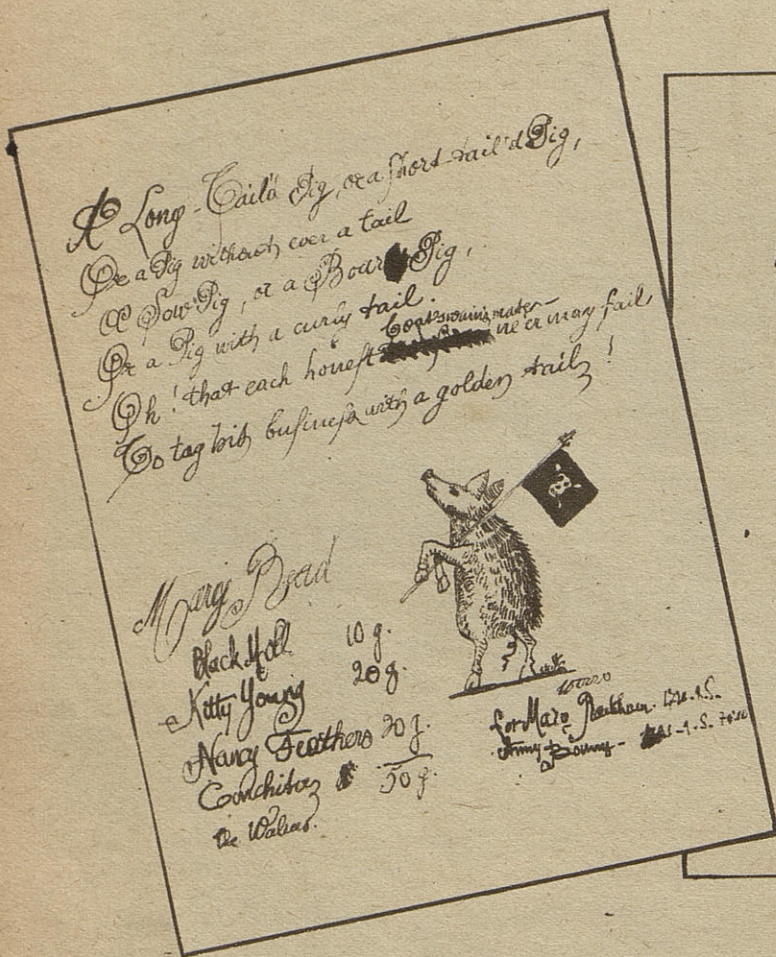
Ces deux clichés ont été pris pendant la dernière offensive au sud-ouest de Laon, où nos troupes ont avancé sur un front de 8 kilomètres et par endroit, sur plus de 4 kilomètres en profondeur, s'emparant de 12.000 prisonniers et de 129 canons. Les points blancs que l'on voit dans le document du bas sont des hommes qui courent à

l'assaut, la tumeur blanche du centre est un dépôt de munitions qui saute. Au-dessus, un trou d'obus solidement organisé. Lorsqu'on pense que chacun des milliers de trous semblables à celui-ci, est ainsi animé d'une vie frénétique, on peut mesurer la somme d'énergie qui se dépense chaque jour sur un champ de bataille.

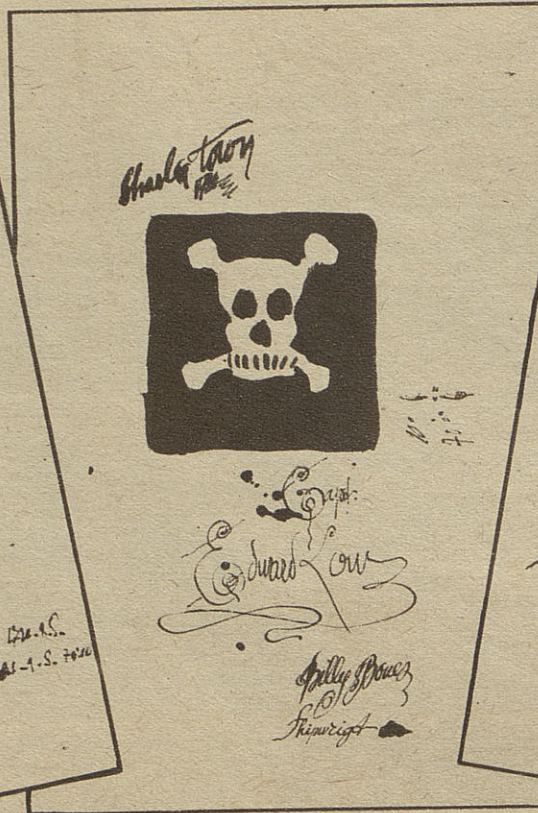
LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN (1)

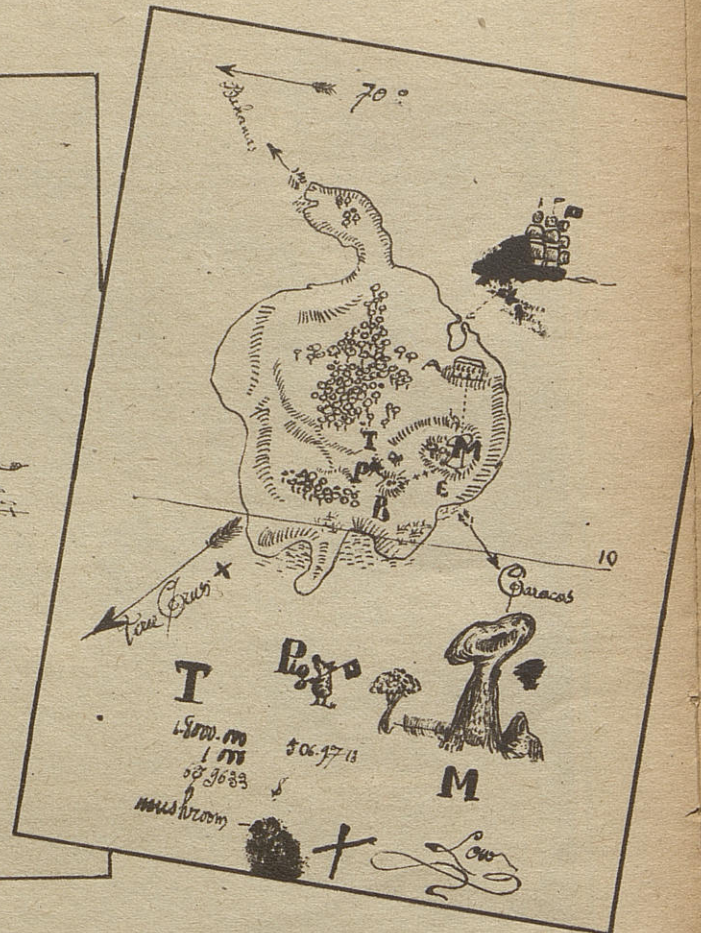
Illustrations de Gus Bofa.



Feuillet 3.



Feuillet 1.



Feuillet 2.

FAC-SIMILE DES TROIS PREMIERS FEUILLETS DU MANUSCRIT QUE JOSEPH KRÜHL ATTRIBUAIT AU FAMEUX CORSAIRE EDOUARD LOW, ET QUI INDIQUAIENT LA CACHETTE AUX QUARANTE MILLIONS.

Krühl bourra sa pipe, l'alluma, s'assit à côté d'Eliasar, qui prit le livre et le feuillet, examinant la première page manuscrite avec des yeux de tortue devant un fer à friser.

— Vous ne voyez pas ? demanda Krühl.

— C'est écrit en anglais, mon vieux ; je vous ai dit déjà une dizaine de fois que je ne connaissais pas la langue anglaise. Alors je peux toujours regarder.

— D'ailleurs, fit Krühl, j'ai pris un cliché de chaque page de ce livre qui pourrait s'abîmer. Vous verrez peut-être mieux sur ces épreuves.

Il mit l'épreuve suivante devant Eliasar :

— Je vois une tête de mort sur fond noir, puis des signatures et d'incontestables traces de doigts gras.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro 152. — Un Hollandais, Joseph Krühl, s'est établi dans un petit port breton. Il vit retiré dans une auberge avec son chat Rackam, l'hôtelière M^{me} Plodac et quelques camarades dont le vieux peintre Désiré Pointe. Pointe, Krühl et quelques pêcheurs, dont Bébè Salé, jouent aux cartes dans le cabaret de la belle Marie-Anne. Sur un coup douteux, les trois hommes se séparent en colère. L'arrivée d'un mystérieux personnage jette quelque trouble parmi les habitués de l'hôtellerie. L'étranger, qui se dit médecin améri-ain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire que de l'antipathie à Krühl. Le nouveau venu, dénué de ressources, considère d'ailleurs le Hollandais comme un sujet bon à " taper ". Sauvé par Krühl, alors qu'il allait se noyer après être tombé du haut d'une falaise, Eliasar se lie d'amitié avec le Hollandais, et surprenant ses goûts d'aventures, croit avoir trouvé le moyen de l'exploiter. Il confectionne un mystérieux manuscrit, auquel par un savant maquillage, il donne une apparence de vétusté ; et un beau jour, en fouillant avec Krühl dans la boutique d'une marchande de bric-à-brac il affecte de découvrir ce manuscrit jauni qui a le don d'enthousiasmer le Hollandais.

— Bien, et sur celui-ci ?

Krühl lui tendit une autre épreuve.

— Ah ! c'est une île, dit Eliasar, une île qui ressemble à une tortue ! Dans le bas, c'est peut-être un rébus. Je vous laisse le soin d'en chercher la solution. Je connais trop ce piège. On commence en amateur et l'on finit par s'arracher les cheveux un à un. D'ailleurs, c'est probablement un rébus à l'usage des Anglais.

— Bien, répondit Krühl, que dites-vous de ce cliché ?

— Un poème en anglais, avec un cochon qui porte un étendard. Des signatures. Je ne comprends toujours pas.

— Les autres pages du livre offrent moins d'intérêt pour la solution du problème, dit Krühl, je les ai clichées aussi, mais elles ne présentent pour vous aucun intérêt, bien qu'elles offrent des éclaircissements sur l'énigme.

J'ai étudié toute la nuit ce document et si je n'ai pu mettre en lumière toutes les obscurités qu'il contient encore pour mon entendement, j'ai tout de même acquis la certitude que vous avez trouvé un carnet appartenant à un gentilhomme de fortune anglais, qui s'acquiesça quelque célébrité, le fameux capitaine Édouard Low. Vous lisez sa signature sous la marque noire qui servait de sceau aux écu-meurs de mer. Dans le coin gauche de la première feuille, un nom de ville : Charlestown, et une date effacée. Sous la marque noire, la signature de Low et celle de Billy Bones, charpentier du navire. Hein, c'est curieux.

— C'est curieux, acquiesça Eliasar ; en tout cas, pour votre bibliothèque, vous avez là un document très amusant.

— Bien, mon camarade, mettons amusant. La deuxième feuille représente une île. Par sa forme, j'ai tout lieu de penser qu'il s'agit de

l'île de la Tortue. Pourtant, à l'époque contemporaine de ce livret, l'île de la Tortue avait été depuis longtemps abandonnée par les gentilshommes de fortune. D'un autre côté, si je tiens compte des flèches indicatrices se dirigeant au nord-ouest vers les Bahamas, au sud-ouest vers la Vera-Cruz et au sud-est vers Caracas, l'île en question doit être, si ce n'est l'île de la Tortue, une île quelconque des grandes ou des petites Antilles. Il faudra mettre cela au point. Le rébus qui vous inquiète sert en quelque sorte de légende pour cette carte, ainsi que le curieux poème en anglais du XVIII^e siècle qui occupe le cliché n^o 3.

— Alors ? fit Eliasar.

— Alors, mon camarade, la lecture de cette carte et la traduction de cette charmante poésie m'ont permis de me faire une opinion sur le tout. Vous avez trouvé un document, comme beaucoup de gentilshommes de fortune en établirent, pour leur permettre de retrouver plus tard l'endroit exact où ils avaient caché le montant de leurs prises, le trésor, parfois inestimable pour nous, qu'ils avaient amassé au cours de leur vie. Beaucoup de ces individus terminèrent leurs jours brutalement, par autorité de justice, sans avoir pu jouir du fruit de leurs travaux. C'est ce qui explique la quantité relativement élevée de trésors enfouis çà et là, sur les côtes de l'Amérique Centrale, de l'Amérique du Sud, à l'intérieur des îles Barbades, à Saint-Christophe, à Madagascar et même sur les côtes d'Asie, comme le fit le capitaine Kid qui emplissait d'or et de bijoux des poches de cuir encore enterrées de nos jours, faute de documents précis pour orienter les recherches. Ce carnet, sans aucun doute fut la propriété d'Édouard Low, dont le pavillon noir brodé

d'une tête de mort en argent — la reproduction de la marque dessinée sur la première page, — était devenue la terreur de tous les navires de commerce battant n'importe quel pavillon, car le bandit ne reconnaissait d'autre loi que la sienne.

Edward Low naquit, je crois, à Westminster et s'attira comme pirate une renommée à faire pâlir la réputation des plus atroces forbans qui illustrèrent de leurs exploits l'étamine noire du pavillon des gentilshommes de fortune. Plus féroce que Kid, l'homme au baquet, que l'ignoble Gow, son contemporain, qui fut condamné, en 1726, à avoir le corps pressé jusqu'à ce que mort s'ensuive, Edward Low dut amasser une fortune considérable, si l'on additionne le total de ses prises. Il avait fait ses débuts avec Spriggs, qui était alors quartier-maître à bord du sloop le *Rôdeur* que commandait Lowther. Je vous donne ces quelques renseignements qui vous permettront de vous faire une idée sur le sinistre possesseur de cet émouvant petit volume.

Mais revenons à notre trésor. La carte, à mon avis, contient toutes les indications nécessaires pour retrouver les richesses enfouies par Low. Les lettres indiquent sans aucun doute des points de repère. Ainsi M se trouve répété au-dessous du grossier croquis situé en bas de la page et voulant représenter un champignon, en anglais *mushroom*, mot que l'on peut lire à gauche, au-dessous de quelques chiffres impressionnants. Vous voyez aussi la lettre P, et la légende est le mot Pig, cochon, avec une réduction du cochon porte-étendard dessiné sur la page n° 3.

Passons, maintenant, mon camarade, à l'examen de la page n° 3. Tout d'abord voici la traduction littérale des quelques vers d'anglais ancien qui se rapportent, sans hésitation possible, au petit cochon dessiné au bas de la page 2.

Un cochon à longue queue, ou un cochon à queue courte,

Ou un cochon sans queue du tout,
Un cochon femelle ou un cochon mâle,
Ou un cochon à la queue frisée...

Oh ! que tout digne contremaître ne manque pas
de tirer à lui
Ses affaires par une queue en or.

J'ai médité toute la nuit sur le texte de cette poésie symbolique et j'ai pu préciser la valeur du souhait adressé au digne contremaître de « tirer à lui ses affaires par une queue en or ».

Pour l'intelligence de l'histoire il est bon de vous dire qu'un contremaître était considéré comme officier à bord des bâtiments pirates. Aujourd'hui ce terme est tombé en désuétude.

A mon avis, cette curieuse pièce de vers est à elle seule la clef du mystère. Elle se présente selon l'imagination et l'humeur des gentilshommes de fortune, qui ne détestaient pas cette manière de symbole assez compliqué. Le cochon de Low est un peu comme le chevreau noir du capitaine Kid. Les nombreux chercheurs de trésors qui fouillèrent la côte des Barbades, dans l'espoir de mettre la main sur les fameux sacs de vif-argent que Kid y avait enfouis, se faisaient précéder, dans leur expédition, d'un chevreau noir qui, dans leur esprit, était le truchement désigné entre eux et le hasard. Low, en choisissant le cochon pour diriger ses héritiers possibles, obéissait simplement à la connaissance parfaite de la réalité. Vous savez que le cochon est par excellence un animal remarquablement doué pour découvrir les truffières. En rapprochant cette particularité du champignon de la page 2, j'en conclus que le champignon désigne simplement la truffe et que le cochon porteur du pavillon noir est spécialement chargé de la découvrir. Or, ce cochon est un cochon à queue d'or. L'allusion est claire. A l'endroit même où le cochon grattera la terre pour découvrir des truffes, le trésor est enfoui. Il est bon d'ajouter que les truffes sont assez rares aux Antilles et que c'est sans doute la rareté du fait d'en avoir rencontré qui suggéra cette mise en scène à l'astucieux forban.

Il reste quelques détails à mettre au point. La tâche ne me semble pas du tout au-dessus des forces d'un homme méthodique et assez documenté sur cette époque. C'est mon cas, et cette histoire me passionne au delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

Eliasar contemplait toujours le cliché n° 3, regardant l'épreuve dans tous les sens.

— Et ces noms là, fit-il... Meg... Read, Black...

J'ai vu.



UN AMI DE JOSEPH KRÜHL : LE FILS AU PÈRE
PALOURDE.



LE CAPITAINE HÉRÈSA.

— Ça, fit Krühl, c'est curieux, voilà tout ; je ne pense pas que cette liste de noms propres puisse apporter un intérêt nouveau à la lecture de la carte. Mary Raed, c'est le nom d'une fille qui navigua avec Rackam et fut sa maîtresse. Les autres noms sont également des noms de femmes dont la qualité méritait d'être consignée sur ce carnet avec un chiffre en guinées.

A droite on retrouve le nom de Mary Read avec celui d'Anne Bonny, une autre femme pirate, une date, des chiffres, dont je ne peux préciser le sens.

Low dut connaître Mary Read, Anne Bonny et Rackam. Ils étaient tous gentilshommes de fortune, nom de Dieu ! Ils aimaient les belles filles souples de la Vera-Cruz, les chula mexicaines, les liqueurs hollandaises, les étoffes de la Chine et les moïdores. Quand on pendit le capitaine Kid, à Londres, quai de l'Exécution, il portait un bel habit rouge et des gants. De ce fait, il déçut les spectateurs venus pour voir pendre un pirate au masque terrifiant et les amateurs d'émotions fortes se trouvèrent devant un supplicé élégant, ressemblant plus à un petit maître fréquentant la maison de Moll-King, dans Covent-Garden, qu'à un gentilhomme de fortune, noirci par le soleil, mordu par les embruns...

Et Joseph Krühl s'arrêta pour rallumer sa pipe éteinte.

— Il ne faut tout de même pas se monter la tête, dit Eliasar en se balançant sur sa chaise. Etes-vous sûr que le trésor, puisque trésor il y a, n'a pas été découvert par d'autres qui nous ont devancés ?

— C'est peu probable, répondit Krühl, car dans ces conditions le document ne serait pas parvenu jusqu'à nous.

— Alors, vous croyez à cette histoire de trésor ?

— Ma foi, oui.

— A votre avis, qu'est-ce que peut valoir un trésor de ce genre là ?

— Bouh ! bouh ! peuh ! En voilà une question... C'est inestimable : argent en barres, monnaies anciennes en or, pierres précieuses et surtout bijoux anciens d'une valeur prodigieuse pour notre époque. Le trésor de Kid était estimé à une quarantaine de millions. Celui d'Edward Low ne vaut pas moins. Kid navigua beaucoup moins longtemps que Low.

— Dites donc, fit Eliasar, ça valait la peine de naviguer comme gentilhomme de fortune.

— Tenez, mon vieux, certains jours, ou plutôt certaines nuits, la mer appelle et gémit comme une femme amoureuse. J'ai compris la légende des sirènes, mais pour moi c'est Mary Read qui appelle John Rackam et c'est aussi la rumeur qui vient lentement des Antilles, alors que l'île de la Tortue bruissait comme une auberge louche, que les hommes juraient le coutelas à la main, et que les filles se pavanaient une rose entre les dents.

— Faut tout de même pas s'en faire, coupa nettement Samuel Eliasar. Il ne faut pas s'emballer. Évidemment un trésor est toujours bon à prendre. Etes-vous sûr de votre compétence en la matière ?

Il ne pouvait pas toucher plus juste pour piquer l'amour-propre de Krühl.

— Si je suis sûr de moi ? Bouh ! bouh ! peuh ! Vous voulez plaisanter, mon vieux. Voyons, dites-moi, hein, hein ! Ai-je la tête d'un farceur, d'un dandin, d'un béjaune ? Je ne connais personne, per-son-ne, vous m'entendez, Eliasar, qui puisse me damer le pion sur cette question. Je vous le dis, Eliasar.

— Ne vous fâchez pas, mon vieux Krühl, vous connaissez mon esprit méthodique. J'ai moins d'imagination que vous et la vie m'a enseigné l'art d'éviter les déceptions. Il est de toute évidence que les explications que vous venez de me donner sont véritablement troublantes. Toute cette histoire est curieuse. Je regrette presque d'avoir découvert ce petit bouquin. Vous êtes dans un état d'exaltation extraordinaire. Calmez-vous, mon vieux. Venez vous promener avec moi. La jolie figure de Marie-Anne dissipera les fantômes des mauvais garçons, serviteurs du pavillon noir. Venez.

Il tendit à Krühl une casquette et une canne. Krühl, muet et les yeux fixes, suivit docilement son compagnon.

On rencontra Bébé-Salé, qui les mains dans les poches de sa vareuse bleue, se dirigeait vers le cabaret.

— Tiens, te voilà, la flotte, dit Krühl.

— Toujours debout, monsieur Krühl.

En entrant dans la petite auberge, Krühl se précipita pour embrasser Marie-Anne qui le repoussa à coups de torchon.

— Laissez-moi, laissez-moi, grand *savage* !

— Tiens, donne-nous des cartes, commanda Eliasar.

— Non, je ne joue pas ce soir, déclara Krühl.

Bébé Salé et Eliasar se regardèrent dans un mouvement commun de stupéfaction sincère.

— Ben non, quoi ! Je n'ai pas envie de jouer aujourd'hui et c'est tout.

J'ai vu.

— Tu vois, Marie-Anne, dit Éliasar, tu lui tournes la tête.

Krühl menaça du doigt l'accorte jeune femme et vida d'un trait son verre de tafia.

— Dis donc, Bébé Salé, est-ce qu'il y a longtemps que tu as pris du service à bord?

Bébé Salé plissa le front et commença une série compliquée de calculs dont Krühl ne lui laissa pas le temps d'annoncer le résultat.

— Moi, mon vieux, dit-il en se levant et en regardant le vieux matelot dans les yeux, moi Krühl, je t'emmène, si t'en as dans le ventre, je t'emmène avec moi.

— Et où donc? demanda Bébé Salé.

— Ah! voilà, répondit Krühl en se frottant les mains.

Eliasar ne put réprimer un gentil sourire de satisfaction que Marie-Anne eut la fatuité de prendre pour elle.

VIII

LA MISE AU POINT DE L'AVENTURE

Pendant toute la semaine qui suivit la découverte du précieux document, Krühl fut inabordable. Il passait ses jours et ses nuits à contempler des notes, à feuilleter des livres, à couvrir de chiffres des cahiers d'écolier.

Un atlas ouvert en permanence sur sa table de travail étalait une carte des Antilles couverte de marques au crayon bleu et au crayon rouge.

Désiré Pointe, ignorant les motifs qui décuplaient l'activité de Krühl, haussait les épaules et se confiait à Eliasar.

— Je ne l'ai jamais vu dans cet état. Un jour, mon vieux, vous verrez ce que je vous dis, il deviendra fou et on l'emmènera à l'hospice de Quimper, ficelé comme un cerelas, dans la charrette du boucher. En ce moment le gars est en train de naviguer quelque part, probablement dans la mer des Antilles, car c'est là son cafard. Demain il nous affirmera que c'est arrivé. Tenez, vous allez le voir.

Désiré Pointe rabattit son feutre sur ses yeux, noua une serviette à carreaux rouges autour de son cou, se fit une ceinture avec un châle et passa dans cette ceinture un vieux sabre-baïonnette qui servait à tisonner le feu.

La pipe aux dents il grimpa avec Eliasar sur ses talons jusqu'à la chambre de Krühl, dont la porte était entr'ouverte.

Krühl, les yeux vagues, assis devant son atlas, tournait le dos à la porte.

Les deux hommes entrèrent tout doucement et Pointe, grossissant sa voix naturellement sonore, chanta lugubrement : « Je suis le capitaine Kid ! »

Krühl se retourna d'un bond, considéra Pointe avec des yeux effarés, puis reprit son assiette. Il montra du doigt la porte derrière laquelle Eliasar s'était déjà effacé.

— Espèce de veau ! gronda-t-il.

Pointe dégringola l'escalier en rigolant. Il raconta la scène à M^{me} Plœdac.

Dans l'intimité Eliasar se frottait les mains. En présence de Krühl il affectait le désintéressement le plus absolu.

— Vous me surprenez, mon cher. La fortune vient vous sourire et vous la recevez comme une intruse.

— C'est que je me méfie, disait Eliasar.

Un jour Krühl appela par la fenêtre le jeune Samuel qui, penché sur la terrasse, contemplant une barque de Gâvres débarquant ses poissons.

— Montez, mon vieux, j'ai deux mots à vous dire.

Eliasar monta et, quand il fut dans la chambre du Hollandais, celui-ci lui offrit un siège.

— Plus je réfléchis, et malgré vos doutes, je me hâte de le dire, plus j'estime que le trésor de Low existe et que nous avons en main tous les éléments pour le découvrir. J'ai donc résolu de mettre quelque argent dans cette entreprise. Je suis très riche et ce n'est pas l'appât du gain qui me conseille en cette matière, mais le goût de l'aventure m'invite à tenter la chance. Je fournirai les capitaux nécessaires à l'entreprise et je vous donnerai la moitié des bénéfices, ce qui est justice puisque c'est vous, Éliasar, qui, somme toute, avez découvert le document.

— Ça coûtera cher, soupira Éliasar.

— Qu'importe, le résultat couvrira largement les frais. Je ne fais pas une mauvaise affaire, je vous prie de croire.

Nous nous rendons en Amérique et là...

— Comptez-vous prendre le paquebot? demanda Samuel.

— A vrai dire, non.

— C'est mon avis. Si vous décidez de tenter cette expédition, il faudra je pense armer un bâtiment qui soit votre propriété : le trésor, si nous le trouvons, ne manquera pas d'être encombrant et plutôt difficile à loger sur un paquebot. Maintenant, je vous préviens loyalement, quant à moi, que je ne possède pas un sou, et cette expédition m'éloigne plutôt de mes occupations familières.

— N'avez-vous pas fait votre médecine?

— Mon Dieu oui, mais je n'ai pas passé ma thèse.

— C'est sans importance, je vous prends comme chirurgien à bord. Je vous donnerai cinq cents francs par mois de traitement à compter sur votre part de bénéfice, naturellement.

— Que pensez-vous que puisse vous coûter cette aventure? demanda Eliasar en se frottant le nez avec un doigt.

— Franchement, je pense que cette aventure me coûtera plusieurs centaines de mille francs, car je compte sur de gros frais de fouille quand j'aurai découvert l'emplacement. En outre, j'ai besoin de me couvrir en faisant du commerce. Je ne tiens pas à donner l'éveil et à verser dans la caisse d'un État quelconque la majeure partie de mes bénéfices.

— Il faut agir, en effet, avec la plus grande discrétion. Souvenez-vous que le monde est en guerre et que la moindre irrégularité dans notre situation pourrait nous causer de grands préjudices.

— J'ai pensé à tout, répondit Krühl, et je crains même de rencontrer de grosses difficultés, particulièrement dans le recrutement de mon équipage. Voilà le point faible.

Eliasar, les mains dans la ceinture de cuir tressé qui maintenait son pantalon, se promenait de long en large, méditant les paroles de Joseph Krühl.

— Il vous faut un capitaine, un capitaine solide, peu bavard, que vous intéressez dans l'affaire. J'ai votre homme, ou du moins je connais quelqu'un. Je pense qu'il ne demandera pas mieux que de prendre un commandement dans ces conditions. Vous pouvez placer votre confiance sur cet homme. J'en réponds comme de moi-même.

— Ah! mon cher, vous êtes un garçon précieux, fin et débrouillard. Je connais les hommes et croyez bien que les compliments que je vous adresse ne sont pas formulés à la légère.

— Attendez, attendez, plaisanta Eliasar, laissez-moi réussir avant de me couvrir de fleurs.

— Vous réussirez, mon vieux toubib.

— Tout d'abord, mon ami, c'est du capitaine Heresa que je veux parler, n'habite pas précisément à côté. Il s'est retiré à Rouen; c'est un Espagnol des plus honorables qui a navigué pour le compte d'un tas d'armateurs et qui connaît toutes les mers du globe comme vous pouvez connaître la côte. Vous aurez avec vous un vrai marin. Ses relations et son nom lui permettront de recruter un équipage, très difficile à trouver en ce moment. Songez qu'il n'y a pas d'hommes en état de fournir une campagne de cette importance. Tous les gars d'ici et d'ailleurs sont au front ou sur les bâtiments de l'État.

— C'est en effet très compliqué, dit Krühl.

— Heresa arrangera tout cela. Je vous propose d'aller le chercher, de l'amener ici. Oh! en touriste naturellement. Nous nous entendrons avec lui; il nous donnera de précieux conseils sur le bâtiment le plus propre à tenir la mer dans ces conditions.

— Nous prendrons un sloop; je ne tiens pas à m'embarasser d'un équipage trop nombreux. Outre les difficultés du recrutement, je craindrais des indiscrétions, car, entre nous, mon vieux, il ne faudra pas se montrer trop difficile sur la qualité. Une dizaine d'hommes, le capitaine, un maître de manœuvres, le cuisinier, vous et moi, formeront un équipage tout à fait suffisant pour réussir. Je ne sais comment vous prouver ma reconnaissance. Votre amitié avec le capitaine... comment?...

— Heresa, Joaquin Heresa.

— ... le capitaine Heresa me soulage d'une immense préoccupation. Il fallait pour ce poste un homme de confiance.

— En matière de trésors, je crois même que Heresa a quelque compétence. Si j'ai bonne mémoire, il a dû naviguer longtemps pour une société chargée de repêcher les épaves et leur cargaison.

— C'est parfait. Vous irez donc à Rouen dès demain. Vous ferez l'impossible pour décider M. Heresa; vous le ramenez, n'est-ce pas. Quant à moi, je profiterai de votre absence pour me rendre à Paris, afin de régler quelques affaires; je compte emporter une forte somme d'argent en billets de banque, et surtout en pierres précieuses qui ont cours partout. Je pressens que les changeurs et les banquiers seront plutôt rares dans l'île en question. D'ailleurs, je préfère ne pas me servir de chèques. Les pierres précieuses me paraissent offrir le moyen le moins encombrant pour transporter une grosse somme d'argent. Ce n'est pas votre avis?

— Je crois que vous avez raison. Votre idée me paraît pratique. Songeons aussi à donner à notre voyage une apparence commerciale. D'ailleurs, nous ne pourrions pas armer un bâtiment quelconque sans donner aux autorités un motif plausible.

— Je songerai à tout cela. Je négocierai une affaire de papier qui nous mettra dans une situation régulière vis-à-vis des autorités de France et d'Amérique.

— Alors je partirai demain, fit Eliasar.

Krühl ouvrit le tiroir de son bureau, sortit une liasse de billets de banque, les compta et les tendit à Eliasar qui ne put réprimer une vive rougeur.

— Voici mille francs sur vos appointements de chirurgien; agissez pour le mieux, au nom des intérêts qui nous sont communs.

Eliasar prit les billets et les glissa dans son portefeuille.

— J'espère que le capitaine Heresa, acceptera vos propositions. A propos, quels appointements lui offrons-nous?

— Cinq cents francs par mois et 15 p. 100 sur les bénéfices.

— Diable! mais à combien évaluez-vous le trésor?

— A plusieurs millions, certainement.

— Dans ces conditions vous pouvez vous permettre d'être généreux. Savez-vous que c'est une excellente affaire pour lui?

— Je n'en doute pas.

— A mon avis, dit encore Eliasar, je vous conseillerais d'augmenter un peu ses mensualités. C'est une grande responsabilité pour un capitaine que de prendre la mer en ce moment. Il y a...

— Les sous-marins? C'est encore exact. J'irai jusqu'à sept cents francs; décidez-le pour cette somme.

— Il faudra peut-être aller jusqu'à mille, insista Samuel, considérez les dangers à courir et les difficultés pour trouver un officier habile.

— Soit, répondit Krühl. Le voyage aller et retour ne durera pas plus de trois mois.

IX

LE BAR DU « POISSON SEC »

Le bar du « Poisson sec » n'était fréquenté avant la guerre que par des navigateurs de basse catégorie. La fleur des équipages marchands ne s'y donnait pas rendez-vous, et beaucoup de noctambules rouennais ignoraient l'existence de ce petit bouge frileusement blotti entre deux grandes maisons à colombages, dans les plus pures traditions des vieilles maisons normandes.

Toujours avant la guerre, le bar du « Poisson sec » était tenu par une très jolie Maltaise d'origine israélite. Cette jeune lady s'appelait Annah pour tout le monde. Elle parlait couramment plusieurs langues et savait naturellement trouver les mots qui émeuvent ou ramènent au silence les matelots travaillés par l'alcool.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



LES FÉLICITATIONS DU GÉNÉRALISSIME



Le général s'entretient avec les officiers d'une division.



Le généralissime félicite les soldats de la division dernièrement cités à l'ordre de l'armée.

An milieu des vainqueurs de la dernière offensive qu'il a tenu à venir féliciter en personne, le général Pétain sait trouver pour chacun le mot qui touche au cœur. Ce chef, qui a sauvé Verdun en barrant la route à la plus formidable ruée qui eût été préparée, peut demander ce qu'il veut à ses hommes : il peut compter sur eux comme ils

comptent sur lui. L'ennemi, plus que tout autre, connaît la valeur de cette muraille invincible que forment les poitrines de l'armée de Pétain, et c'est loin d'elle que, désormais, il tente ses coups de bélier pour rompre le front occidental. Mais il ne réussit qu'à réaliser chez les Alliés cette unité de front qui est comme le prélude de la victoire.

Fait vu.
EN MARGE DE LA GUERRE

				
M. Orlando, qui a accepté de former le nouveau cabinet italien, a prêté serment le 30.	M. Boselli, chef du cabinet italien démissionne après des incidents parlementaires.	M. Dato, président du conseil espagnol, a remis sa démission au roi Alphonse.	M. Michaelis, le chancelier de l'Empire allemand démissionnaire.	Le comte Hertling, premier ministre bavarois, qui remplacerait M. Michaelis.
				
Dans les tranchées de Poelcapelle, un Tommy observe avec un périscope.	Charles Derennes dont le <i>Cassinou va-t-en guerre</i> paraît en librairie.	L'aviateur Henry Decon qui publie <i>Jeph</i> , roman d'un as.	Le président de la République du Brésil, Venceslas Braz, qui le 26 octobre a déclaré la guerre à l'Allemagne.	Sur l'Aisne, le génl Franchet d'Espèrey à son poste de commandement.
				
M. Léon Daudet de l' <i>Action française</i> , contre qui une instruction est ouverte.	Le publiciste Pierre Lenoir, arrêté et inculpé de commerce avec l'ennemi.	Les femmes de l'affaire Lenoir-Desouches: M ^{lle} Germaine Thouvenin, M ^{lle} M. Beauregard.		M. Guillaume Desouches, inculpé de commerce avec l'ennemi.
				
Aux abords d'un camp du sud-ouest français où s'entraînent les troupes américaines nouvellement débarquées.	Dans une ambulance du front: de dévouées infirmières lavent les pieds des écopés et des blessés.	Sur une plage du Nord: cavaliers anglais venant à l'abreuvoir malgré la température d'octobre.		
				

Sur la place publique d'un village meusien, le compositeur Reynaldo Hahn dirige les musiques d'une division.

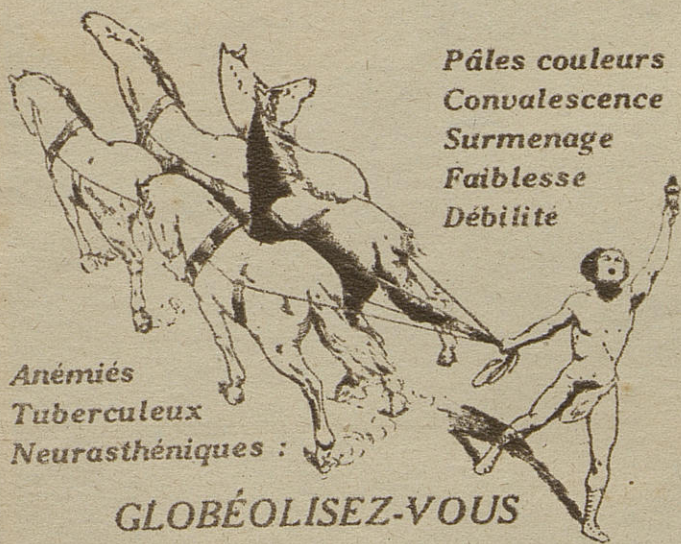


« Quelques bataillons de notre premier contingent, poursuivant leur entraînement en vue de servir de noyau pour l'instruction des contingents futurs, occupent les tranchées de première ligne d'un secteur calme du front français, en commun avec des bataillons de troupes françaises aguerries. Nos troupes sont appuyées par quelques

batteries de notre artillerie en commun avec des batteries françaises. Le secteur demeure normal. Nos hommes se sont adaptés de la façon la plus heureuse à la vie des tranchées ». (Tel est le texte du premier communiqué officiel du quartier général du corps expéditionnaire américain en France, du 27 octobre, signé : général Pershing).

Globéol

donne de la force



Pâles couleurs
Convalescence
Surmenage
Faiblesse
Débilité

Anémisés
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

D' DELSAUX,
Médecin sanitaire maritime.

Toutes pharmacies et Établissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco 7 fr. 20; les 3 franco 20 francs.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Bourgeonner n'est pas le symptôme d'une santé florissante

L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même employé seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

D' RAYNAUD,

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires

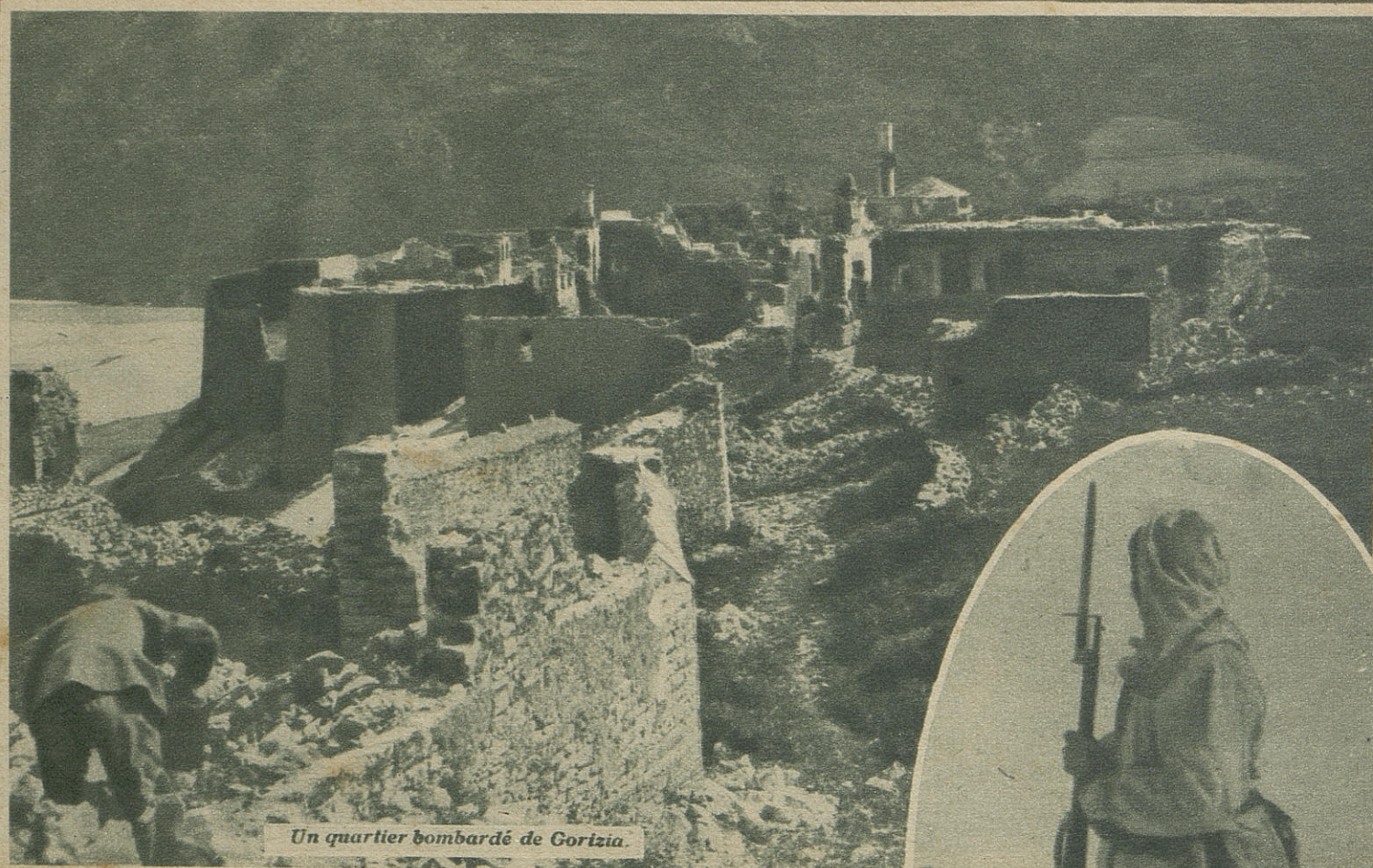
Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, 100 11 fr

Il sera remis sur toute demande la brochure

MÉDICATION par la VAMIANINE, par le docteur de Lézénier,

17, rue de Valenciennes, médecin des Hôpitaux militaires de Marseille.

J'ai vu.
DANS GORIZIA PERDUE



Un quartier bombardé de Gorizia.



Sentinelle italienne sur le Sabotino.



Le cimetière de Gorizia.



Un "as de chasse" italien prenant le départ.

Rendus libres sur le front russe, où ils n'ont laissé qu'un rideau de troupes, les Austro-Allemands ont pu monter contre l'Italie cette offensive qui vient d'arracher à nos valeureux alliés ces terres « irredentes » si héroïquement conquises. Mais le front unique étant maintenant réalisé, l'Isonzo reverra bientôt flotter victorieusement côte à côte les drapeaux de Magenta et de Solferino. On sait en effet que les troupes franco-anglaises sont, à l'heure où nous mettons sous presse, arrivées sur le théâtre des hostilités et ont tout de suite commencé à refouler l'ennemi.